

LA SYRIE

Medjdel-ech-Chems, petit village druse au pied de l'Hermon, est d'un aspect gracieux. Le soleil nous brûle de ses plus vifs rayons, bien que la neige soit à cinq cents mètres à peine sur notre gauche. Nous marchons vite, car l'étape sera longue jusqu'à Damas. Une interminable mer de pierres basaltiques nous retarde beaucoup. Le paysage devient triste comme le désert. Enfin à onze heures nous dominons la vaste plaine de la Coélé Syrie. Elle s'étend à perte de vue vers le levant. Les montagnes de l'Anti-Liban la limitent en partie au nord et à l'ouest, et celles du Hauran au midi. Partout où l'eau arrive, on voit germer la vie. Aussi les anciens avaient-ils appelé l'Abana (Barada actuel) Chrysorrohas, ou le fleuve qui coulait de l'or, en raison de la fécondité qu'il répandait sur son passage. Après avoir formé la riche oasis de Damas, il va se perdre, à vingt-cinq kilomètres plus loin, dans deux grands lacs dont les eaux argentées miroitent vers l'orient. Un autre fleuve, le Pharphar, plus au sud, arrose aussi la vaste plaine, et, passant au nord du Djébel-Mania, va se perdre dans deux autres lacs entourés de marais. Plusieurs

villages disséminés çà et là produisent l'effet de vastes campements au milieu des sables.

Notre halte pour le repas est courte. Je paye un baghchich d'avoine à nos bêtes. Elles ont fort à faire d'ici à Damas. Un de nos moukres, qui a abusé de l'hospitalité du cheïk Arkaoui et de ses narguilehs, se trouve sérieusement malade. Il est difficile de lui faire accepter un grain de sucre trempé dans l'élixir des Chartreux. Quand il l'a avalé, il se croit irrémédiablement perdu. Nous le laissons au khan, demain il sera guéri. Vers cinq heures seulement nous apercevons les minarets et les coupoles de la Reine du désert. Ils étincellent aux derniers rayons du soleil. Les Arabes appellent Damas Ech-Cham, du nom même de la Syrie, dont elle est la capitale. Une forêt de vergers l'entoure. Quand les caravanes, épuisées de fatigue, brûlées par le sable et le soleil, l'aperçoivent à l'horizon, ils la saluent comme un véritable *paradis*. Nous-mêmes, sans arriver du désert, nous éprouvons un délassement réel à reposer notre regard sur la verdoyante oasis et la grande ville où nous allons enfin retrouver quelque civilisation.

Est-ce d'ici même, ou de Kaukab, un peu plus loin au sud-ouest et sur la route venant de Palestine par le pont des Filles de Jacob, que Saul, apercevant Damas et s'exaltant dans son fanatisme, fut subitement terrassé par la grâce de Dieu? Je ne sais, mais j'éprouve une consolation très douce, en quittant la trace du Maître, à retrouver aussitôt celle du grand disciple. A mesure

que je l'étudie, la personnalité de Paul, à son point de vue tout humain, me passionne presque autant que celle du Seigneur. L'un des attrait de ce voyage en Terre Sainte a été pour moi de le compléter en visitant les lieux où Paul a laissé les grands souvenirs de sa vie ou de son apostolat. Ici donc commence un nouvel ordre de préoccupations bibliques dans mon pèlerinage. Je voudrais l'inaugurer par une pieuse démonstration de respect vis-à-vis du grand serviteur de Jésus-Christ. Pourquoi n'a-t-on pas authentiquement marqué la place où Dieu le saisit? Qu'il ferait bon s'agenouiller dans cette poussière où il roula foudroyé, frémissant et vaincu, pour y retrouver quelques-unes des émotions qui bouleversèrent cette âme vainement rebelle à l'Évangile! Le lieu précis de la conversion est incertain, mais le moment psychologique ne l'est guère; ce fut celui où le pharisien fanatique se trouva en face de la ville qu'il allait troubler par la persécution. C'est donc non loin d'ici, à cette limite du désert que, sous le soleil brûlant, il a entendu la voix disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Ici la grâce irrésistible l'a saisi, et, comme un aiguillon impitoyable, l'a poussé des étroits sentiers du pharisaïsme, où il rêvait les triomphes du persécuteur, dans la large voie du spiritualisme chrétien, où il a cueilli les palmes de l'apôtre.

La nuit qui arrive favorise mon désir de recueilliement. J'espère pouvoir être tout aux graves pensées, quand un incident tragi-comique met notre

caravane en émoi. Le moukre Abeth me fait peine par sa férocité et devient risible par son impuissance devant un âne plus intelligent que lui. Ce sauvage, jeté à terre par son baudet, qu'il ne cessait de tracasser, se relève furieux, et avec un bloc de rocher veut assommer la pauvre bête. Celle-ci fait face à l'orage et attend le moment où l'arabe lance le lourd projectile, pour l'éviter en se détournant coup sur coup avec une agilité surprenante. Abeth écume de rage. Je n'ai rien vu de plus hideux que cette tête de cyclope. Au milieu de nos applaudissements, l'âne triomphe, et le méchant moukre, entendant enfin mes objurgations, finit par le laisser tranquille. Ce garçon-là a pour moi une vénération réelle, mais je suis peu touché des bons sentiments de cette âme dure et sauvage. Je l'ai observé attentivement. Il n'est bon pour personne, si ce n'est peut-être pour moi. Au repas il mange le premier, et ce qu'il y a de meilleur. Le matin il se lève le dernier, et une fois sur pied il s'en prend à tous les autres. En route, si peu que le chemin le permette, il monte sur l'âne des vivres sans se préoccuper d'Ahmed, qui marche sans repos ni trêve depuis ce matin. Ce pauvre enfant se tient près de moi, appuyant sa main sur mes pieds pour me prouver sa tendresse. Il chante sur un air simple et triste une prière. Pourquoi n'a-t-il pas dit en ce moment qu'il était chrétien? Que ne l'ai-je soupçonné moi-même! Il y a, en effet, dans tout disciple de l'évangile, à cet âge, une suavité, une candeur, un ensemble de sentiments délicats in-

compatibles avec l'islamisme. Abeth et Ahmed n'ont pu avoir ni le même père ni le même Dieu.

Nous n'entrons dans Damas qu'à neuf heures du soir. Les rues, peu ou point éclairées, sont à peu près désertes. Quelques femmes, vêtues de blanc et escortées de serviteurs avec des lanternes vastes comme des réverbères, rentrent chez elles. Des groupes de chiens sont couchés dans les rues. Ici comme à Constantinople, ils forment des escouades qui gardent le quartier et se consacrent au service de la salubrité publique. Maîtres chez eux, ils ne daignent pas se lever pour nous laisser passer, et bêtes et gens doivent se détourner de la ligne droite pour ne pas troubler leur royal repos. Les PP. Lazaristes ne comptent pas sur nous à cette heure. Trouvant leur porte close, nous descendons à l'hôtel Dimitri.

Damas, 6 avril.

Damas a une population de cent cinquante mille âmes. C'est l'entrepôt des caravanes de Bagdad, organisées pour apporter en Occident les richesses de la Perse et des Indes. Par une magnifique route, appartenant à une compagnie française, le transit se fait jusqu'à Beyrouth, d'où elles passent en Europe. C'est peut-être grâce à cette position intermédiaire entre l'Extrême-Orient et la côte méditerranéenne que, dès la plus haute antiquité,

Damas a joué un rôle considérable dans l'histoire.

D'après Josèphe, elle fut fondée par Uz, fils d'Aram, et petit-fils de Sem¹. La tradition du pays veut qu'Abraham y ait séjourné avant d'aller dans la terre de Canaan. Éliézer, son intendant, était de Damas. Sous David, les Damasquins ayant envoyé une armée au secours d'Adarézzer, roi de Soba, se firent massacrer et devinrent tributaires d'Israël. Un chef de brigands, Razon, rétablit à Damas la royauté indépendante, et pendant deux siècles les armées syriennes, sous les trois Benadad et sous Hazaël, inquiétèrent la Palestine, jusqu'au moment où Théglathphalasar détruisit Damas et le royaume de Syrie, en emmenant aux bords de l'Euphrate ses populations captives. Sous l'empire des Perses, Damas retrouva son ancienne prospérité. Avant la bataille d'Issus, Darius y avait fait enfermer ses trésors. Parménion s'en empara, et sous les Séleucides elle fut, après Antioche, la première ville de la Syrie. La guerre de Pompée contre Mithridate la mit au pouvoir de Rome, qui, au commencement de l'ère chrétienne, en avait confié l'administration à des princes vassaux des Césars. Lors de la conversion de Paul, Arétas, roi d'Arabie, la gouvernait par un ethnarque. Depuis, elle est passée de la domination byzantine à celle des musulmans, qui n'ont plus cessé d'y régner avec un fanatisme dont l'explosion périodique demeure toujours redoutable.

¹ *Antiq.*, I, 6.

En sortant de l'hôtel Dimitri, le drogman, à peu près damasquin d'origine et connaissant parfaitement sa ville, tient à nous faire voir avant tout les bords du Barada. Un grand fleuve au milieu d'une cité, quand on arrive de l'aride Palestine, est assurément un spectacle digne de notre admiration. De Bab-Thoûma jusqu'à Bab-Faradj la promenade est délicieuse. Sur ces eaux fraîches et limpides, au milieu des platanes, des trembles et des saules pleureurs, quelques jolis cafés et de coquettes maisons aux murs bariolés de jaune et de blanc avancent leurs gracieux balcons. Des amateurs y fument nonchalamment le chibouk ou le narguileh, tandis qu'au-dessous d'eux des cygnes blancs se jouent dans le courant rapide.

Le premier monument public que nous atteignons, c'est le Château. Cet édifice rectangulaire, bâti avec des ruines de l'ancienne Damas, offre avec ses douze tours à mâchicoulis un aspect imposant. Intérieurement il n'est qu'une misérable ruine. En le contournant, nous admirons un gigantesque platane de quinze mètres de pourtour. Il est creux. Un saint arabe y a habité longtemps. Mais déjà le tumulte des marchands nous envahit, et nous ne tardons pas à entrer dans l'interminable série de bazars où tous les corps de métiers, fabricants de soieries, brodeurs, cordonniers, parfumeurs, selliers, libraires, armuriers, orfèvres, marchands de comestibles et de tabac étalent leurs produits. Par ce côté, Damas est encore ce que nous avons vu de plus pittoresque. Quelques-uns de ces bazars

sont très larges, propres et voûtés avec quelque prétention architectonique. On se sent ici au centre du commerce oriental. Le khan Assad-Pacha est la bourse de ce monde de marchands. Nous y entrons par une belle porte en marbre noir et blanc. Quelques Arabes se purifient, ou se désaltèrent à un large bassin central. D'autres en grand nombre sont assis sur des balles de marchandises et se donnent pacifiquement la volupté de bavarder et de fumer, en attendant les acheteurs. Huit petits dômes, surmontés d'un dôme principal, couvrent ce temple du négoce. Je n'ai pas de goût pour le spectacle qu'offrent ici la ruse et la cupidité des Levantins. Hâtons-nous d'en sortir, et, à travers le bazar du tabac, celui des selles et des livres, car savants et bêtes se rencontrent dans cette agglomération de marchandises, arrivons à l'édifice le plus remarquable de Damas, *Djama-el-Kébir*, la Grande Mosquée, précédemment sanctuaire chrétien bâti sur un temple de Rimmon ou de Jupiter.

A soixante mètres de la magnifique construction, quatre colonnes, dont les fûts sont seuls visibles, marquent l'entrée occidentale d'une Voie sacrée qui jadis conduisait au temple païen. On nous offre de monter sur le toit du bazar pour admirer les chapiteaux corinthiens, la frise et la corniche qui faisaient partie de l'arc de triomphe. Il y eut ici un monument dans le genre de celui de Palmyre. Le temple était entouré de colonnes, et une double avenue l'accostait au levant et au couchant. De très bonne heure, les chrétiens le trans-

formèrent en une église dédiée à saint Jean-Baptiste. D'après une inscription grecque, retrouvée il y a un demi-siècle, cette église fut restaurée par Arcadius, fils de Théodose. Dans le mur méridional, le plein cintre dénote visiblement l'œuvre d'architectes chrétiens. C'est aujourd'hui une des plus belles mosquées de l'Orient. Le khalife Oualid I^{er}, qui au commencement du VIII^e siècle l'orna, disait à ses sujets : « Vous avez quatre merveilles de plus que le commun des hommes : l'air, l'eau, les jardins et leurs fruits. Je vous en donne une cinquième, c'est la Grande Mosquée. » Elle occupe la partie méridionale d'un quadrilatère long de cent cinquante mètres de l'orient à l'occident, et de cent du nord au sud, mais ne mesure elle-même que trente-huit mètres de large. Deux rangées de colonnes corinthiennes la divisent en trois nefs cintrées et coupées du nord au sud par un transept au milieu duquel s'élève un dôme superbe. C'est sous ce dôme, à gauche du mihrab, que dans un tombeau protégé par une balustrade en cuivre, et couvert de tapis richement brodés, les musulmans prétendent conserver la tête du Précurseur. Le pavé est de marbre, ainsi que le revêtement des murs du transept et des piliers. Dans la vaste cour, des colonnes de granit, restes de l'ancien temple, soutiennent les arceaux d'une large galerie qui règne au nord, à l'est et à l'ouest. Une fontaine pour les ablutions, surmontée d'une coupole octogonale, s'élève au milieu de ce parvis. Trois minarets disent orgueilleuse-

ment à la ville entière le triomphe du Coran. Cependant une main chrétienne avait écrit sur la porte qui s'ouvrait à l'extrémité du transept de la vieille église : « TON ROYAUME, Ô CHRIST, EST UN ROYAUME ÉTERNEL, ET TON RÈGNE DURE A TRAVERS TOUTES LES GÉNÉRATIONS. » Aux panneaux de la porte de bronze, qui ferme l'entrée orientale, nous admirons deux calices en relief. Ce n'est pas l'islam qui les a ciselés, mais c'est lui qui les possède. La vieille cité où Paul débuta comme prédicateur, annonçant d'abord d'enthousiasme ce qu'il sentait au lendemain de sa conversion, et raisonnant trois ans après, au retour de sa retraite en Arabie, ce qu'il s'était logiquement démontré à lui-même, n'est plus, depuis de longs siècles, une ville chrétienne. Les souvenirs du grand apôtre y sont morts, et, malgré la succession régulière des évêques, malgré l'existence de communautés religieuses, catholiques, grecques ou arméniennes qui n'ont jamais complètement cédé la place aux musulmans, il faut, quand on les recherche, s'en remettre à des traditions incertaines, sinon contradictoires.

La maison de Judas, ce Juif chez qui le nouveau converti fut conduit par ses compagnons de voyage, et où il passa trois jours, aveugle, sans manger ni boire, nous est indiquée dans la rue Es-Soultany. C'est l'ancienne rue Droite, aujourd'hui fort tortueuse, mais dont on peut retrouver la direction régulière à travers les maisons modernes bâties sans ordre et cachant l'antique colonnade

corinthienne, qui, sur une largeur de trente mètres et une longueur de quinze cents, traversait la ville de l'orient à l'occident. Une petite mosquée occupe le site traditionnel de la maison de Judas. Nous y descendons, car elle est au-dessous du sol actuel. Un bassin pour les purifications ne la préserve pas des émanations les plus inattendues et les moins agréables. Si c'est là que Paul, travaillé par la miséricorde divine, se recueillit et conversa avec le Maître, pourquoi la primitive église n'y a-t-elle pas érigé un impérissable sanctuaire ? Après les lieux où Jésus a vécu et où il est mort, en est-il de plus augustes pour nous que ceux où il se plut à façonner, comme un vase d'élection, l'apôtre destiné à porter son nom devant les Gentils, nos pères, à renverser les barrières étroites du judaïsme, notre vieil ennemi, et à bouleverser le monde païen en y semant la lumière de l'Évangile ? Dans cette maison de Judas, Ananie vint dire au jeune Pharisien : « Saul, mon frère, le Seigneur, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'envoie pour te rendre la vue et remplir ton âme de l'Esprit-Saint. » Et il étendit ses mains sur la tête brûlante du converti, et celui-ci sentit tomber de ses yeux comme des écailles, et, regardant son bienfaiteur, il reconnut en lui l'homme que Jésus lui avait montré en esprit. Et Ananie lui dit quelle devait être sa mission, et ici même il le baptisa. Si le site est authentique, il mérite autre chose qu'une misérable et dégoûtante mosquée ? S'il ne l'est pas, comment le site véritable a-t-il disparu ?

Les PP. Franciscains ont un sanctuaire sur l'emplacement de la maison d'Ananie. Nous remontons la rue Droite vers l'orient, et, tournant au nord du côté de la maison des Lazaristes et du couvent Latin, nous allons vénérer le souvenir de ce disciple, Juif d'origine, comme son nom l'indique, homme pieux selon la loi et à la vertu duquel ses compatriotes rendaient justice. On ne voit pas qu'à cette date il occupât officiellement un rang quelconque dans la hiérarchie ecclésiastique, mais la tradition suppose que plus tard il fut évêque de Damas, et qu'il y mourut martyr. Par une petite cour, où une femme et un enfant dorment à l'ombre, nous abordons l'escalier conduisant à la crypte que l'on désigne comme l'antique maison du saint personnage. C'est aujourd'hui une petite et pauvre chapelle. L'arceau en ciment et pierre basaltique en face duquel débouche l'escalier ne semble pas très ancien, et l'on pourrait se dispenser d'affirmer qu'Ananie était là, à genoux, quand le Seigneur lui dit : « Lève-toi, et va à la rue Droite, chez Judas; tu y trouveras un Tarsais du nom de Saul qui est en prière. » Ananie eut peur, car il savait que Saul était un persécuteur. Et Jésus ajouta : « Ne crains rien, cet homme m'est un vase d'élection. » Il suffit à notre piété de croire que l'entretien entre Jésus et son disciple a pu avoir lieu ici. Nous nous agenouillons pour bénir Dieu.

L'invitation que nous avons acceptée chez les PP. Jésuites nous donne l'occasion de discuter

sérieusement les souvenirs chrétiens de Damas. Ces bons religieux nous assurent qu'au point de vue des recherches archéologiques, tout est à faire ici et que, les anciennes traditions étant perdues depuis longtemps, les indications les plus fantaisistes sont venues le plus souvent combler les lacunes sans inviter la science à coopérer à ce travail. L'un d'eux, en mission dans le Hauran, nous dit de ce pays inexploré des choses merveilleuses, et nous donne le regret de n'y pas aller étudier les grandes et belles ruines dont il est couvert. Ici le couvent des Jésuites est sur l'ancienne maison de saint Jean Damascène.

Notre soirée se passe à visiter les remparts de la ville, où l'on retrouve des assises de pierres antérieures à l'ère chrétienne, et qui certainement ont vu Paul arriver converti, et fuir persécuté. La porte de l'orient, Bab-el-Charki, nous intéresse parce que c'est peut-être là qu'aboutissait l'ancienne voie romaine venant de Palestine. En ce cas, ce serait par elle que Paul, aveugle et appuyé sur le bras de ses compagnons, aurait fait son entrée dans la ville. Elle est réellement de construction romaine et d'un beau travail architectural. Elle avait trois entrées. Celle du milieu, deux fois plus grande que chacune des deux autres, mesure sept mètres de large sur huit de haut sous le linteau. Elle est murée, ainsi que sa voisine du sud, depuis plus de huit siècles. Celle du nord demeure seule ouverte. Elle sert d'entrée à la ville à l'extrémité orientale de la rue Droite. La tour carrée qui devait la défendre est

surmontée d'un minaret. On y monte pour admirer le panorama qu'offrent la ville et les environs.

Laisant à notre gauche des décombres de briques émaillées, souvenir d'une ancienne industrie des Damasquins, et la léproserie en ruines édifiée, dit-on, sur la maison de Naaman, le seigneur miraculeusement guéri par Élisée, nous suivons le mur de la cité, dans la direction du midi, jusqu'à la porte de Kisan. C'est près de là que, selon la tradition actuelle, il faudrait chercher le point du rempart par où Paul s'évada. On sait qu'à l'aide d'une corbeille, par une fenêtre surplombant l'enceinte fortifiée ou s'ouvrant dans le mur, on le descendit jusque dans les fossés de la ville. Assurément nous ne comptons pas retrouver ici la fameuse ouverture, quoiqu'on puisse en voir d'analogues le long des remparts, mais nous tenons à y découvrir quelques traces de mur antique. Notre admiration pour le vaillant apôtre supplée à ce que les siècles ont supprimé. Je me dis : « C'est peut-être ici ! » Et ce peut-être suffit à entretenir dans son enthousiasme ma piété de pèlerin. On prétend que la sentinelle veillait à cette porte même de Kisan quand Paul s'échappa. Il est sûr que, dans la partie affleurant au sol, cette porte remonte à une époque très reculée.

Non loin de là, et près du nouveau cimetière catholique, on nous montre les restes de l'antique voie romaine. Plusieurs supposent qu'il faut y vénérer le site de la conversion de saint Paul. A deux cents mètres d'intervalle, et sous une sorte

d'excavation formée par un béton très solide, peut-être un reste de vieille église, à côté de l'ancien cimetière chrétien, on nous indique la retraite où, après son évasion, l'Apôtre se serait abrité pour se recueillir avant de se diriger vers Jérusalem. Que faut-il retenir de tout cela? Pas grand'chose sans doute. Si de tels sites sont authentiques, comment se fait-il qu'en pleine campagne, sur un terrain sacré, puisque des cimetières l'occupent depuis des siècles, on n'ait pas établi et maintenu un sanctuaire commémoratif? Au moins à El-Kheniseh, près du village de l'Étoile, Kaukab, dont je parlais hier, il y eut sur la route une église dont on voit encore les ruines. En outre un monticule y porte le nom de colline Saint-Paul, *Tell Mar-Boulos*, sans qu'on puisse expliquer cette dénomination autrement que par une tradition primitive fixant à ce point du chemin direct de Jérusalem à Damas le lieu où l'Apôtre fut converti. Je ne crois pas que le site où nous sommes ait jamais été sur la grande voie de communication entre ces deux villes, et d'ailleurs, s'il dut y avoir une coïncidence entre le coup de la grâce et le regard du persécuteur sur la cité où il allait chercher ses victimes, il est peu naturel de supposer que cette coïncidence se soit produite au dernier moment, quand on ne fut qu'à cinq cents mètres du rempart.

En revenant vers la ville, nous visitons le tombeau de saint Georges, un soldat qui, selon la tradition locale, aurait favorisé l'évasion de saint Paul.

Il est entouré d'un treillis de bois. On y fait brûler des lampes, entretenues avec peu de soin, et une mare d'huile souille les dalles sur lesquelles repose le sarcophage.

Le khamsin qui souffle ne nous permet d'admirer qu'à moitié les vastes jardins de la ville. Les murs de boue qui les clôturent ne sont pas très décoratifs, mais une fertilité étonnante transforme quand même en paradis ces délicieux vergers, où le bourgeois damasquin vient tous les soirs se délasser des fatigues de la journée en fumant son narguileh auprès de l'eau qui murmure, ou en savourant son café sous les orangers en fleur. C'est un trésor inappréciable que ces frais ombrages aux portes du désert. Les abricotiers donnent des fruits renommés dans tout l'Orient, et il n'est pas de gourmet qui n'ait voulu goûter au *mich-mich* de Damas.

Pour reprendre la visite du rempart méridional dans la direction de l'ouest, nous passons devant le blanc ouely de Sidi-Bilâl, un saint des premiers temps de l'islamisme, et nous atteignons Bab-es-Saghir, où deux murs d'époques bien différentes, et deux portes réunies présentent visiblement, côte à côte, l'œuvre romaine et celle des musulmans. Il est certain que des fouilles, même superficielles, suffiraient pour mettre à jour sous l'enceinte actuelle de la ville le pourtour de la ville ancienne. L'œuvre des arabes s'est bornée à substituer aux vieilles tours carrées des tours à moitié rondes, en y employant de très médiocres matériaux. Ainsi